Théâtre II, 120

LA FORÊT NOIRE,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. HENRI DUPIN ET THÉAULON;

Représentée, pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 19 Septembre 1811.

Prix, 1 *fr.* 25 *centimes.*

PARIS,

Chez Madame MASSON, Libraire, Editeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, n.° 10, au coin de celle S. Honoré.

IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU, RUE DE LA HARPE, n.° 11.

1811.

PERSONNAGES.

M. ROBINEAU, riche propriétaire.	M. *Fontenay.*
LUCILE, sa nièce.	M.lle *Desmares.*
FLORVILLE, jeune officier, neveu de M. Robineau.	M. *Armand.*
NARCISSE DURILLON, fat parisien.	M. *Seveste.*
VALENTIN, valet de Florville.	M. *Hippolyte.*
Plusieurs amis de Florville.	
DOMESTIQUES.	

La Scène est en Languedoc, dans le château de M. Robineau.

LA FORÊT NOIRE.

Le théâtre représente un parc très-épais. Dans le fond est une grotte, et sur le premier plan un arbre.

SCÈNE I.

M. ROBINEAU, LUCILE, FLORVILLE, *plusieurs amis de Florville. Ils sortent de dîner, et sont à prendre le café.*

M. ROBINEAU.

Ronde des Sabotiers Béarnais.

Le discours de chaque convive
Par ce breuvage est échaufé :
A table la saillie arrive
Quand on apporte le café.

Quant à moi ce moment me semble
Présenter le plus d'agrément.
Au café chacun parle ensemble,
Et personne au moins ne s'entend.

TOUS.

Le discours, etc.

LUCILE.

La mère à cet instant s'arrête,
Et cesse enfin de babiller.
A chanter sa fille s'apprête,
Et les assistans à bâiller.

TOUS.

Le discours, etc.

FLORVILLE.

D'y suivre ses goûts l'on se pique,
Et c'est là qu'on voit tour-à-tour
Les papas causer politique,
Les jeunes gens parler d'amour.

TOUS.

Le discours, etc.

M. ROBINEAU *tirant sa montre.*

Cinq heures et demie... La diligence arrive à Lunel à cinq heures, je vais au devant de mon futur neveu.

FLORVILLE *bas à Lucile.*

Il faut le retenir encore un moment.

LUCILE.

Est-ce qu'il arrive aujourd'hui, mon oncle?

M. ROBINEAU.

Au moins, la lettre du père me l'annonce; attends, je l'ai là. (*Lisant*).

« Monsieur et ancien ami,

Pour mettre fin à notre procès, par une alliance entre nos familles, je vous envoye mon fils, Narcisse. Il n'a jamais quitté Paris, et en a toutes les belles manières; c'est un garçon d'esprit, qui lit tous les romans anglais, siffle toutes les pièces nouvelles, et est abonné au Petites Affiches de la rue d'Argenteuil; il chante et danse comme Cicéron, et a presque autant d'érudition que son père. Je ne doute pas qu'il ne plaise à votre nièce, et qu'il ne fasse une vive sensation dans votre ville. Il sera rendu à votre château de Vieux-Bois le 24 courant. »

DURILLON.

J'espère, ma nièce, que le portrait que l'on fait de votre prétendu, doit vous flatter.

LUCILE.

Air : *Pour bien traiter ces Demoiselles.* (Des 6 Pantoufles).

Ce jeune homme qu'on vous dit sage,
Si j'en crois un avis certain,
A mille défauts en partage.

M. ROBINEAU.

N'accusons point notre prochain.

LUCILE.

Sans savoir s'ils sont estimables,
Pourquoi mon oncle à tous propos,
Prenez vous le parti des sots.

M. ROBINEAU.

Il faut défendre ses semblables.

Je sais la personne qui vous en dit du mal : un petit étourdi qui voudrait bien être à sa place. Votre cousin, en un mot.

FLORVILLE.

Moi, mon oncle.

M. ROBINEAU.

D'ailleurs, cela met fin à un procès qui, contre un procureur, peut avoir des suites très-dangereuses.

LUCILE.

Tenez, je vous le dis franchement, j'ai dans l'idée que je ne l'aimerai pas.

M. ROBINEAU.

Tu l'aimeras : mon Dieu, tu l'aimeras. Je me rappelle que j'adorais feue Madame Robineau ; mais ça n'était pas venu tout de suite.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Je demeurai d'abord vingt ans
Près d'elle sans pouvoir me plaire,
Il me fallut aussi longtemps
Pour me faire à son caractère ;
Je mis quinze ans après cela,
A bien apprécier ma femme ;
Et mon amour se déclara,
Au moment qu'elle rendit l'ame.

FLORVILLE.

Il était temps.

M. ROBINEAU *aux amis de Florville.*

Messieurs, puisque le retour de mon neveu m'a procuré le plaisir de vous posséder à mon château, j'espère que ses instances et les miennes vous engageront à rester quelques jours de plus. J'attends un jeune homme de Paris, le mari de ma nièce, et j'ai compté sur vous pour lui faire trouver agréable ce séjour.

FLORVILLE.

Nous tâcherons de le divertir.

M. ROBINEAU.

Tu me feras plaisir, Florville, car on peut le regarder dès-à-présent comme de la famille.

LUCILE.

Il n'est pourtant pas encore mon mari.

M. ROBINEAU.

Air : *Vaudeville de rien de trop.*

De m'étourdir que l'on cesse,
A l'aimer préparez-vous.
Songez que demain ma nièce,
Je veux qu'il soit votre époux.

LUCILE.

Ne pressez pas cette affaire,
Mon oncle, dans pareil cas,
Un homme d'esprit diffère.

M. ROBINEAU.

Moi je ne diffère pas.

ENSEMBLE.

LUCILE.

Ne forcez pas votre nièce
A braver votre courroux,
Je ne puis de ma tendresse
Combler un pareil époux.

M. ROBINEAU.

De m'étourdir que l'on cesse, etc.

FLORVILLE.

Je saurai par mon adresse
Congédier cet époux;
Et l'amour et la tendresse
Apaiseront son couroux.

LES AMIS.

Nous vous donnons la promesse
De rester longtemps chez vous;
Votre aimable politesse
En rend le séjour bien doux.

(*M. Robineau sort*).

SCÈNE II.

FLORVILLE, LUCILE, *amis de Florville.*

FLORVILLE *regardant son oncle partir.*

Il arrivera trop tard.

UN AMI.

Pourquoi trop tard?

FLORVILLE.

Mes chers compagnons de folie, il s'agit à présent d'obliger votre camarade.

TOUS.

Nous sommes prêts.

FLORVILLE.

Je vais vous confier un secret. (*à Lucile qui va pour sortir*) Vous sortez, ma cousine.

LUCILE.

Je crains que ma présence...

FLORVILLE.

Restez, je vous en conjure; j'aurai aussi besoin de vous, restez.

LUCILE.

Air : *On dit que je suis sans malice.* (Du Bouffe et le Tailleur).

Ne me pressez pas davantage
A rester ici tout m'engage;
Je l'avoûrai même tout bas,
Je suis mal où vous n'êtes pas.
D'ailleurs, Florville, je suis femme,
Et je le dis du fond de l'ame,
Je m'en vais toujours à regret,
Lorsque l'on va dire un secret.

FLORVILLE.

Mes amis, vous savez qu'avant mon départ pour l'Italie, je ne vous parlais que de ma charmante cousine. Eh! bien, je reviens plus amoureux que

jamais; je la demande en mariage... Son oncle, pour certain intérêt, me la refuse : je dissimule; mais mon rival arrive, vous sentez qu'il faut l'éconduire.

TOUS.

Je m'en charge.

FLORVILLE.

Non, c'est mon affaire. J'ai conçu un projet dont la réussite est sûre, et dont l'exécution nous divertira. Valentin, mon valet, garçon adroit et rusé, est depuis deux heures à la ville à épier l'arrivée de M. Narcisse. Il doit le conduire dans ce parc, qui est très-épais, par un chemin de traverse, d'où il lui sera impossible de voir le château; cette grotte artificielle communique à l'orangerie, et par là...

SCÈNE III.

Les Précédens, VALENTIN.

VALENTIN.

Air : *Victoir', Victoir', Victoir'.*

Soyez sur le qui vive,
Messieurs notre homme arrive;
Il est là près de ce buisson,
A regarder un papillon.

Quoi vous n'êtes pas prêts?

FLORVILLE.

Nous le serons bientôt, et je t'en avertirai par deux sons de cor; tâche de le retenir un instant dans ces lieux.

Air : *Vaudeville de l'Intrigue impromptu.*

Mes amis, il faut
Berner un sot,
Et surtout rire;
Je vais en partant
Vous instruire
De tout mon plan.

A Paris montrant
Très-rarement
De l'indulgence,
On traite assez mal
Quelque fois un provincial.
Chacun à son tour;
Voici le jour
De la vengeance,
Appliquons-nous bien
A tromper un parisien.

VALENTIN.

Le voilà! le voilà!

TOUS *en se retirant.*

Mes amis, il faut
Berner un sot,
Et surtout rire.
Florville en partant
Va nous instruire
De son plan.

VALENTIN *seul.*

Cachons-nous derrière ces arbres, et avisons aux moyens de le retenir.

SCÈNE IV.

NARCISSE.

Je n'en puis plus; ces chemins sont horribles; en vérité, je ne conçois rien aux procédés de M. Rolineau. Il ne sait pas son monde, cet homme-là; envoyer au devant de moi un simple valet, sans chevaux, sans voiture?... J'ai dans l'idée que je serai mal avec tous ces provinciaux! Je ne suis pas fait à ces manières-là, moi. Ah! ah! ah! je vois d'ici ma prétendue, une petite fille bien honnête, bien timide. Ah! Dieu... je sais d'avance ce qu'on va dire.

Air : *Tous les matins dans le jardin.* (Des 6 Pantoufles).

Je suis aimable autant qu'instruit;
Elle aura beaucoup d'innocence;

Chacun va citer mon esprit;
On parlera de sa décence.
Je gage que maint campagnard
Me voyant avec ma future,
Soudain va s'écrier : c'est l'art
Qui vient épouser la nature.

Une chose qui me console un peu, c'est que parmi tous ces imbécilles, on me citera. Je ne peux pas me dissimuler que je vais briller, qu'on va donner des fêtes pour me recevoir, tirer un feu d'artifice.

Rondeau de Doche.

Ici, je suis certain de plaire,
C'est moi qui vais donner le ton.
Quel charmant accueil vont me faire (*bis*).
Les jeunes gens de ce canton! (*bis*).

Mon oncle, homme assez tranquille,
Sera stupéfait de me voir,
Et voudra dès le même soir
Me conduire dans la ville.
On tient ce jour-là par bonheur
Grand cercle chez le recéveur.
Monsieur Robineau m'y présente,
J'arrive, mon aspect enchante;
Il s'élève un grand brouhaha;
J'entends dire : le voilà. (*bis*).
L'un admire ma tournure,
Puis un autre ma figure;
Et tout bas une belle dit,
Il faut juger de son esprit.

Elle s'approche de moi. Monsieur, vous venez de la Capitale; un aimable Parisien doit être au courant des nouvelles? — Madame, je ne sais rien digne de vous. — Mais enfin, que dit-on? — Je l'ignore, Madame; mais on y dirait de bien jolies choses si l'on répétait ce que vous dites. Ah! charmant!!!

Ici, je suis certain, etc.

Pour moi, jamais de cruelles,
Je serai comme à Paris,
La coqueluche des belles,
Et la terreur des maris.
Les beautés les plus rebelles,
Je les range sous mes lois,
Et soumets le premier mois

La femme du président, la sœur du préfet, la fille du notaire, la nièce de l'avoué, etc.

Ici, je suis certain, etc.

Mais où est donc mon conducteur? Holà! valet! Jockey! Je l'aperçois; quel air sinistre. Les gens ont de singulières figures, dans ce pays-ci.

SCÈNE V.

NARCISSE, VALENTIN.

VALENTIN *faisant semblant de ne pas voir Narcisse.*

Mon Dieu, qu'est devenu M. Narcisse?

NARCISSE.

Il ne me voit pas.

VALENTIN.

Quel accident fâcheux!

NARCISSE.

Que veut-il dire?

VALENTIN.

C'est la faute de M. Robineau. Aussi, ce jeune homme n'est point accoutumé à voyager à pied.

NARCISSE.

Il a raison.

VALENTIN.

Il est déja bien fatigué.

NARCISSE.

J'ai fait près d'un quart de lieue.

VALENTIN.

Il croit toucher au terme de son voyage.

NARCISSE.

Heureusement.

VALENTIN.

Que dira-t-il quand il apprendra que nous sommes égarés.

NARCISSE *le tirant par sa manche.*

Comment, égarés!

VALENTIN *se jetant à ses genoux.*

Ah! Monsieur, pardonnez-moi; j'ai pris, sans m'en apercevoir, une route opposée au château, et nous en sommes maintenant à deux lieues.

NARCISSE.

A deux lieues; mais on recule donc en avançant, dans ce pays.

VALENTIN.

Il y a je crois une route... Mais je crains de vous exposer.

NARCISSE.

Ne m'expose pas, mon ami, je t'en prie.

VALENTIN.

Si nous étions sûrs de ne rencontrer ni tigres, ni lions, ni ours...

NARCISSE.

Mais, où sommes-nous donc?

VALENTIN.

Est-ce que vous ne le savez pas.

NARCISSE.

Je ne m'en fais seulement pas une idée.

VALENTIN.

Air *de la Forêt noire.*

Avez-vous vu des bois épais,
Des forêts effrayantes ?

NARCISSE.

Je ne connais d'autres forêts
Que le jardin des Plantes.

VALENTIN.

Pour moi, tout me manque à la fois,
Courage et voix.

NARCISSE.

Serions-nous donc dans quelque bois?

VALENTIN.

Apprenez donc, Monsieur, le pire de l'histoire,
Nous voici (*bis*) dans la Forêt noire.

NARCISSE.

Dans la Forêt noire! Allons tu veux rire. Je suis instruit, et très-fort sur la géographie : la Forêt noire n'est point en France.

VALENTIN.

Vous avez raison; mais nous sommes en Languedoc.

NARCISSE.

Nous sommes en Languedoc?

VALENTIN.

Oui, Monsieur, en Languedoc.

NARCISSE.

C'est vrai, je l'avais oublié. (*à part*) Ah! mon Dieu, c'est une forêt très-dangereuse : j'ai même entendu dire qu'il y avait des... (*haut*) Retournons sur nos pas, mon ami.

VALENTIN.

Vous êtes trop fatigué, Monsieur.

NARCISSE.

Non, non, je ne le suis plus; allons, passe devant.

VALENTIN *à part.*

Je n'entends pas le signal.

NARCISSE.

Passe devant, te dis-je?

VALENTIN *à part.*

Ils tardent bien; il va s'échapper?

NARCISSE.

Aurais-tu peur?

VALENTIN.

Pas plus que vous.

NARCISSE.

Le poltron... Courage, je te suis.

VALENTIN.

Je n'en ferai rien.

NARCISSE *le menaçant.*

Ah! ça mon ami, écoute.

(*On entend deux sons de cor*).

VALENTIN.

Ecoutez, à votre tour.

NARCISSE.

Que veut dire cela?

VALENTIN.

Cela veut dire que je me moque de vous.

NARCISSE.

Hein?

VALENTIN.

Que je ne suis pas plus valet de ce Robineau que le vôtre.

NARCISSE.

Comment.

VALENTIN.

Et que je vous ai conduit dans un piége.

NARCISSE.

Sauvons-nous.

VALENTIN.

Tu ne m'échapperas pas.

SCÈNE VI.

Les Précédens, FLORVILLE *et tous ses Amis, déguisés en brigands. (Tableau).*

CHOEUR.

Air *de M. Doche.*

Amis, de la prudence
Ne fais pas résistance,
Ou tu vas voir ce qui t'arrivera,
Si tu ne restes là.

NARCISSE.

De votre offre charmante
Je ne puis profiter,
Une affaire importante
M'oblige à vous quitter.

CHOEUR.

Il veut railler, je pense;
Voyez quelle insolence.
Dis imprudent le moindre mot encor,
Et tu vas tomber mort.

NARCISSE *tirant sa bourse.*

Messieurs, voilà ma bourse .. partagez.

FLORVILLE *désignant sa montre.*

Qu'est-ce que tu as là?

NARCISSE.

Ceci, c'est ma montre; vous sentez bien que j'y tiens.

FLORVILLE.

Je crois que tu raisonnes.

NARCISSE.

Ne vous fâchez pas, la voici. C'est un bien bon meuble que vous aurez là. Il y a quatre ans que je la possède, elle ne s'est pas dérangée d'une minute, et je vous assure qu'il ne fallait pas moins qu'une occasion comme celle-ci, pour m'en défaire.

FLORVILLE.

Tu n'as que cela?..

NARCISSE.

Ah! mon Dieu, voilà tout.

FLORVILLE.

Garde-le, je t'en fais cadeau.

NARCISSE.

Vous êtes bien bon, de me donner ce qui m'appartient; je puis donc me retirer.

FLORVILLE.

Pars.

NARCISSE *à part.*

Je l'échappe belle. (*haut*) Je suis votre très-humble serviteur. (*Il va pour sortir*).

FLORVILLE.

Un moment; il me vient une idée. Bras de fer, regarde cette tournure, il m'a l'air brave.

NARCISSE.

Il n'est guères physionomiste.

UN AMI.

Quel est votre projet, Capitaine?

FLORVILLE.

Air : *Voulant par ses œuvres complètes.*
(De Voltaire chez Ninon).

Il a certain air d'assurance,
Il paraît jeune et bien portant;
Enfin sa noble résistance
Annonce un courage bouillant.
Mon sergent, malgré son audace,
Par un malheur inattendu,
Ce matin, vient d'être pendu,
Et je veux le mettre à sa place.

NARCISSE.

Comment Diable, à sa place?

UN AMI.

Bonne idée, Capitaine.

FLORVILLE.

Oui, je l'admets dans ma compagnie. Qu'en pensez-vous, camarades?..

TOUS.

Vive notre Capitaine.

NARCISSE.

Me voilà brigand!..

SCÈNE VII.

Les Précédens, VALENTIN.

VALENTIN.

Air : *Vive un tambourin qui nous réveille.*

Amis célébrons
Sa bien venue,
Car plus nous serons,
Plus nous rirons.

CHOEUR.

Amis, etc.

NARCISSE.

Feignons, de peur qu'on ne me tue,
Car il vaut mieux être encor
Brigand, que mort.

VALENTIN.

Ça, que chacun s'évertue;
Faisons-le, pour le fêter,
Un peu sauter.

CHOEUR.

Amis, etc.

(*Tous les brigands le font danser*).

FLORVILLE.

Cessez vos plaisirs.

NARCISSE.

Il appelle cela des plaisirs!..

Air : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Sur mon mérite l'on s'abuse,
Messieurs, daignez me renvoyer;
A la façon dont on s'amuse,
Je vois comme il faut travailler.
C'est au dessus de mon courage,
Vous me verriez bientôt maigrir;
Comment résister à l'ouvrage,
Déja je succombe au plaisir.

FLORVILLE.

Tu t'y feras; donnez-lui des armes.

NARCISSE.

Quelle profession! Le fils d'un procureur!

Air : *Lise épouse l'beau Gernance.*

Elevé dans la coutume
A tenir toujours la plume,
Ma foi je ne suis pas fait
A porter un gros mousquet.

FLORVILLE.

Finis ce discours frivole,
Prends le sabre que voilà.

NARCISSE.

Un procureur, quand il vole,
N' connaît pas ces armes là.

FLORVILLE *bas à Valentin.*

Fais avertir Lucile. (*haut*) Camarades, rentrons dans le souterrain, et allons terminer nos préparatifs pour l'expédition de cette nuit; demain, avant l'aurore, nous attaquerons le château de M. Robineau.

NARCISSE.

Que dites-vous là, de M. Robineau?

FLORVILLE.

C'est un riche propriétaire qui demeure à deux lieues d'ici, et dont nous devons piller le château... Tu seras de l'expédition.

NARCISSE.

Eh bien! pour la première visite que je ferai à mon futur oncle, elle sera jolie.

FLORVILLE *à Narcisse.*

Tu vas rester en sentinelle près de la caverne. (*il lui donne un sifflet*) Voilà de quoi nous appeler si quelqu'un s'approche de ce séjour, hommes, femmes, enfans, n'importe, et tremble...

NARCISSE.

Je m'en acquitterai à merveille (*à part*) Quand ils vont être rentrés, comme je vais m'échapper.

FLORVILLE *à Valentin.*

Brise-tout, je te charge de le surveiller; si tu le trouves à dix pas de la caverne, tu lui casseras la tête.

VALENTIN.

Avec plaisir.

FLORVILLE *aux autres.*

Suivez-moi. (*Ils sortent tous en défilant à la manière du mélodrame*).

SCÈNE VIII.

NARCISSE *seul.*

Suis-je bien éveillé?.. Il me semble que oui. Quand je disais à mon père que j'étais trop jeune pour voyager, il n'a pas voulu me croire... Il me répondait : les voyages forment la jeunesse; et me voilà voleur de grand chemin! Il mériterait qu'on me pendît; oh non, il ne mériterait pas ça. Mais qu'est-ce qu'ils m'ont donc donné là? un sifflet. Maudite forêt.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*
(Du petit Courrier).

Ah! voyageur je plains votre misère,
Ici, le sort vous prépare ses coups;
D'affreux brigands on y trouve un repaire,
Des tigres, des lions, des loups.
De tous côtés le danger peut atteindre;
Mais cependant il est de fait,
Que dans ces lieux ce qu'on doit le plus craindre,
C'est un coup de sifflet.

Mais, qu'est-ce que je vois donc venir là. C'est une femme, je ne me trompe pas; elle est parbleu très-jolie.

SCÈNE IX.

NARCISSE, LUCILE.

LUCILE.

Air : *Quel désespoir.*

Que devenir,
Au milieu de ce bois immense;
Que devenir,
Dans ces bois faudra-t-il périr?

Céleste Providence,
Daigne me protéger;
Défends mon innocence.

NARCISSE *à part.*

Elle est bien en danger.

LUCILE.

Que devenir, etc.

Si je ne puis découvrir un chemin, il faudra donc que je serve de pâture aux bêtes féroces. Ciel! (*elle aperçoit Narcisse, et jette un cri*).

NARCISSE.

Rassurez-vous, je ne suis point une bête féroce.

LUCILE.

Ah! Monsieur, puisque je parais vous intéresser, sauvez une infortunée; tirez-moi de cette forêt?

NARCISSE.

Si je pouvais m'en tirer moi-même!

LUCILE.

Rendez-moi à mon oncle, à mon mari.

NARCISSE.

Quoi, si jeune, vous êtes mariée.

LUCILE.

Non; mais c'est la même chose, je le serai demain.

NARCISSE.

Demain, quel soupçon! Et, connaissez-vous celui qu'on vous destine?

LUCILE.

Pas du tout; mais je l'épouse bien volontiers, car on dit que c'est un des jeunes gens les mieux tournés de Paris.

NARCISSE *à part.*

Il n'y a plus de doute, c'est ma prétendue. (*haut*) Comment vous nomme-t-on, Mademoiselle?

LUCILE.

Lucile Robineau.

NARCISSE.

Lucile Robineau. Mais par quel hasard vous trouvez-vous ici?

LUCILE.

Nous allions au devant de mon futur, quand au détour de ce bois nous avons rencontré un tigre furieux; la peur m'a saisie, je me suis mise à courir, et je vous l'avouerai.

Air *de M. Doche.*

S'il me fallait mourir ce soir,
Vraiment je serais bien chagrine;
Monsieur, je ne pourrais pas voir
Le jeune homme qu'on me destine.
Perdre un époux aussi parfait,
Sans le connaître, quel dommage;
Hélas! passe encor si c'était
Le lendemain (*bis*) du mariage.

NARCISSE.

Quel enchaînement d'aventures. Mademoiselle, ce jeune homme au devant duquel vous alliez, ce jeune homme le mieux tourné de Paris, c'est moi. Vous ne vous en doutiez pas?

LUCILE.

Quel bonheur; vous allez m'aider à regagner le château; mon oncle doit être dans l'inquiétude...

SCÈNE X.

Les Précédens, VALENTIN.

VALENTIN *bas à Narcisse.*

Eh! bien, vous n'appelez pas les camarades?

NARCISSE.

A l'autre, à présent.

LUCILE.

Qui peut vous retenir en ces lieux; venez tarir les larmes d'une famille désolée.

VALENTIN.

Appelez donc.

NARCISSE.

Me voilà dans une jolie position.

LUCILE.

Venez.

VALENTIN.

Appelez.

NARCISSE.

Chut, chut, c'est une jeune personne avec laquelle je veux causer; prenez ma bourse et ma montre, et laissez-nous tranquilles, je vous en prie.

VALENTIN.

Je prends la bourse et la montre; mais appelez, ou j'appelle.

NARCISSE.

Eh! bien, coquin, appelle; au bout du compte, qu'en résultera-t-il?

VALENTIN.

Désobéissance à un supérieur! Ce qui peut t'arriver de plus heureux, c'est de recevoir cinquante coups de plat de sabre.

NARCISSE.

Cinquante coups de plat de sabre!!! (*il siffle de toutes ses forces*).

SCÈNE XI.

Les Précédens, FLORVILLE *et tous ses Amis.*

FLORVILLE.

Air : *Ah! quel plaisir.* (Des deux petits Savoyards).

Mes chers amis, soyez joyeux,
Montrez de la galanterie.
Une femme jolie
Est vraiment un présent des Dieux.

TOUS.

Mes chers amis, soyons joyeux, etc.

NARCISSE.

Jamais à telle fête
Prétendu,
Sûrement ne s'est vu.

FLORVILLE.

Notre obscure retraite
Va s'embellir
Par le plaisir.

NARCISSE.

Respectez son innocence.

TOUS.

Silence.

NARCISSE.

Calmez un peu son effroi.

TOUS.

Tais-toi.

NARCISSE *à Lucile.*

Armez-vous de courage, et moi
Je m'armerai (*mouvement des brigands*) de patience.

TOUS.

Mes chers amis, soyons joyeux, etc.

FLORVILLE.

Je te remercie d'avoir fait tomber ce jolie gibier dans nos filets; et, pour t'en récompenser... je l'épouse.

TOUS.

Un moment.

FLORVILLE.

Air : *Savez-vous l'astrologie.*

Demain j'en ferai ma femme.

TOUS.

Non, c'est moi, c'est moi, c'est moi.

FLORVILLE.

Je veux régner sur son ame.

TOUS.

Non, c'est moi, c'est moi, c'est moi,
Qui doit recevoir sa foi.

(*Ils lèvent tous leurs sabres*).

VALENTIN *se mettant au milieu d'eux.*

Air *du Roi et le Pélerin.*

J'applaudis à votre courage,
Mais calmez de pareils transports;
Pour votre amour, quel avantage,
Quand vous serez blessés ou morts.
A présent ces fanfaronnades
Près des belles n'avancent à rien;
Elles plaignent les gens malades,
Aiment ceux qui se portent bien.

FLORVILLE.

Il a raison.

NARCISSE.

Que le Diable l'emporte, avec sa réflexion; ils allaient s'assommer.

VALENTIN.

Ecoutez-moi. Vous voulez tous épouser Mademoiselle?

LES AMIS.

Tous.

VALENTIN.

Et cependant, elle ne peut être que la femme d'un seul.

TOUS.

Il est vrai.

VALENTIN.

Je ne vois qu'un moyen de nous mettre d'accord.

FLORVILLE.

Quel est ce moyen?

VALENTIN *montrant Narcisse.*

Le camarade est nouvellement admis dans la troupe; il ne favorisera pas plus l'un que l'autre; qu'il décide à qui elle doit appartenir.

NARCISSE.

Moi!

TOUS.

Adopté.

NARCISSE.

Allons, vous verrez qu'ils me feront choisir un mari à ma femme.

FLORVILLE.

Nous promettons de nous en rapporter à ta décision.

Air *nouveau de Doche.*

Vous êtes tous jolis garçons;
Point de mérite égal au vôtre;
Et je ne vois pas de raisons
Pour choisir l'un plutôt que l'autre.
Mais si pourtant chacun de vous
En m'en priant bien me l'ordonne,
S'il faut lui choisir un époux,
Je lui donnerai (*bis*) ma personne.

FLORVILLE.

Trève de plaisanterie, et décide promptement.

NARCISSE *à part.*

Gagnons du temps. (*haut*) Messieurs, je suis fort embarrassé pour choisir à Mademoiselle un mari digne d'elle... Je veux dire que je suis dans l'embarras du

choix, et je crois qu'il serait prudent, dans une pareille circonstance, de me laisser seul réfléchir...

FLORVILLE.

Eh bien soit, nous te donnons cinq minutes. Adieu. (*bas à Narcisse*) Si tu aimes la vie, songe que je la veux pour femme.

VALENTIN *levant son sabre sur sa tête.*

Je ne te dis que trois mots : je-la-veux.

PREMIER AMI, *lui mettant un pistolet sous le nez.*

Pense à Cœur-de-roc.

DEUXIÈME AMI *de même.*

Souviens-toi de Brise-tout.

TROISIÈME AMI *de même.*

N'oublie pas Bras-de-fer.

(*Ils rentrent dans la grotte*).

SCÈNE XII.

M. ROBINEAU, NARCISSE.

M. ROBINEAU.

Quoi qu'en dise Georges, cet étranger, que le garde-chasse a vu passer avec Valentin, ne peut être que mon futur neveu.

NARCISSE.

Ah! le pauvre homme! ah! le pauvre homme! où vient-il se fourrer. Faisons semblant de ne le pas voir.

M. ROBINEAU.

Mais, ne serait-ce pas lui que j'aperçois?.. Oui sans doute, en habit de chasse.

NARCISSE.

Il avance... Il est perdu.

M. ROBINEAU.

N'est-ce pas à M. Narcisse Durillon que j'ai l'honneur de parler.

NARCISSE.

(*Bas*). D'où peut-il me connaître?.. (*haut*) Mon ami, je n'ai pas l'honneur d'être ce Monsieur-là.

M. ROBINEAU.

Pardon. (*Il va pour sortir*).

NARCISSE.

Bon vieillard, n'approchez point de cette caverne.

M. ROBINEAU.

De cette caverne!

NARCISSE.

Brave homme, si vous m'en croyez, passez votre chemin.

M. ROBINEAU.

Eh! pourquoi cela, s'il vous plaît?

NARCISSE.

Le plus grand danger vous menace... Passez votre chemin.... Il me vient une idée; attendez, vous pouvez me sauver la vie. Un moment... (*Il tire un petit porte-feuille, et écrit*).

M. ROBINEAU *à part.*

Voilà un homme singulier.

Air : *Vaudeville de Haine aux Femmes.*

Il a certain air altéré.
C'est un musicien je gage,
Ou quelque danseur qui voyage,
Car il a l'esprit égaré.
Avec assurance il ordonne;
Serait-ce quelque potentat?
A tort à travers il raisonne;
Il pourrait bien être avocat.

M. ROBINEAU *prenant la lettre et la décachetant.*

Voyons ce qu'il peut m'écrire?

NARCISSE.

Vous êtes curieux, l'ami.

M. ROBINEAU.

Point de bruit chez moi, Monsieur.

NARCISSE *à part.*

Est-ce qu'il serait de la bande.

M. ROBINEAU *lisant.*

« Monsieur,

« Votre nièce est entre les mains des brigands de « la Forêt Noire... » C'est quelque fou échappé de Lunel. « Le jeune homme que vous attendez est « aussi tombé entre leurs mains; ne tardez donc pas « à le venir délivrer, ainsi que votre nièce, qui est « en ce moment dans la caverne de ces brigands. » J'en ai compassion...

NARCISSE.

Eh! bien, vous ne parlez pas? (*à part*). Il est donc insensé, cet homme-là.

M. ROBINEAU.

Mon ami, vous me faites pitié.

NARCISSE.

En voilà bien d'un autre, à présent.

M. ROBINEAU.

Votre famille devrait vous faire enfermer avec plus de soin.

NARCISSE.

Me faire enfermer... et pourquoi?

M. ROBINEAU.

L'infortuné, il me le demande? Parce que vous êtes fou.

NARCISSE.

Vieux sorcier! Je vais faire mon apprentissage. (*il lève sur lui le sabre*) La bourse ou la vie. Je la veux.

M. ROBINEAU.

Au secours, au voleur.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, FLORVILLE, LUCILE, DOMESTIQUES.

M. ROBINEAU.

Arrêtez-moi ce brigand-là.

NARCISSE.

Un moment, Messieurs, je ne suis point un brigand, je suis le fils d'un procureur.

M. ROBINEAU.

Raison de plus.

NARCISSE.

De M. Durillon.

M. ROBINEAU.

C'est un coquin.

NARCISSE.

Voilà mes papiers, c'est un imposteur.

LUCILE.

Non mon oncle, c'est bien l'époux que vous me destiniez, M. Narcisse Durillon.

NARCISSE.

M. Robineau! homme estimable; pardonnez un moment d'erreur. Oui, je suis coupable; mais c'est par un enchaînement de circonstances malheureuses que je me trouve parmi une troupe de voleurs, je ne suis point leur complice...

M. ROBINEAU.

Il me paraît un peu bête.

NARCISSE.

En voulez-vous une preuve, je vais les trahir, et les faire tomber entre vos mains; êtes-vous en force.

FLORVILLE.

Oui, oui.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, *les Amis de Florville, vêtus comme à la première scène.*

NARCISSE.

Arrêtez-les, ils ont changé d'habits; mais c'est égal; ce sont des brigands.

M. ROBINEAU.

Qu'est-ce que vous dites donc là ; ce sont les jeunes gens de Lunel que mon neveu et moi avons engagé à rester au château, pour vous procurer quelques plaisirs.

NARCISSE.

Des plaisirs dans la Forêt Noire.

M. ROBINEAU.

Mais que Diable me parlez-vous toujours de la Forêt Noire; vous êtes dans le parc de mon château; qui donc vous a pu faire croire...

FLORVILLE.

C'est moi, mon oncle.

LUCILE.

Et l'amour doit être son excuse.

M. ROBINEAU.

Ah! je vous comprends!... (*à Narcisse*) Et vous avez donné là dedans. Ah! ah! ah!

NARCISSE.

Qu'est-ce que c'est que ah! ah! ah!

FLORVILLE.

J'espère, mon oncle, que vous ne sacrifierez pas ma cousine, en la mariant à M. Durillon.

VALENTIN.

Monsieur, voilà votre montre et votre bourse; quant à la récompense que mérite mon attachement pour vous, je ne la fixerai pas, je m'en rapporte entièrement à votre générosité.

NARCISSE.

Coquin! Ah ça, vous m'avez donc fait venir ici pour vos menus plaisirs.

Air *de Chasse du Méléagre.*

Quoi! me traiter comme un imbécille,
Pour me tromper rassembler vos amis.
Je veux plaider contre cette ville;
Pour commencer, je retourne à Paris.

FLORVILLE *le retenant.*

Dans ce pays racontez votre gloire;
Mais cachez bien par quel moyen nouveau,
Vous avez su trouver la Forêt Noire,
En Languedoc, dans le parc d'un château.

CHOEUR.

Sans différer montez en voiture;
Pour votre honneur, mon ami, croyez-nous,
Ne parlez pas de cette aventure,
Car les rieurs ne seraient pas pour vous.

VAUDEVILLE.

Air *de M. Doche.*

M. ROBINEAU.

De nos filles, pour nous défaire,
Il faut les doter à présent;
Poliment le gendre au beau père
Fait une demande d'argent.
Mais avant l'hymen qu'il envie,
M. Narcisse Durillon,
Au futur oncle sans façon,
Demande la bourse ou la vie.

VALENTIN.

Chez le petit Dieu de Cythère,
Chercher de la fidélité;
Du valet d'un homme d'affaire,
Exiger la sincérité.
Vouloir que sans friponnerie
Fasse fortune un intendant;
C'est à tous ces gens-là vraiment,
Demander la bourse ou la vie.

FLORVILLE.

D'être auteur, ayant la folie,
Aux Français, le banquier Mondor,
Fait jouer une comédie
Qu'on applaudit avec transport.
On vante partout son génie;
Mais à tous ses brillans écrits
Otez la bourse, mes amis,
Et vous lui ôterez la vie.

LUCILE *au Public.*

Dans une feuille assez légère,
S'il voit son enfant déchiré;
Je cours chez ce juge sévère,
Dit l'auteur, et je le tuerai.
Nous n'avons pas cette manie;
Que la critique chaque soir,
Vienne avec sa bourse nous voir,
Et nous lui laisserons la vie.

FIN.